dans le Sleswig, et que la Diète germanique n'est pas compétente pour statuer sur les affaires du Sleswig.

FRANCFORT, *9 juillet.*

Dans la séance du 8 de la Diète germanique, la protestation de la ville de Hambourg contre l'occupation autrichienne a été communiquée à l'Assemblée, qui a nommé immédiatement une commission de cinq membres pour lui faire un rapport. L'Autriche et la Prusse ont fait ensuite conjointement la proposition d'établir une police fédérale centrale. A cette proposition était joint un mémoire détaillé dans lequel les deux cabinets signalent les dangers dont l'ordre public est menacé et qu'il importe d'écarter.

DANEMARK.

(*Copenhague, 10 juillet.*)

La question de la succession au trône de Danemark est actuellement résolue. 1° La Russie, pour ne pas empêcher l'adoption du prince Christian de Glucksbourg mari de la nièce de Christian VIII, Charlotte de Hesse, renonce à son droit éventuel de succession sur diverses parties du Holstein. 2° La landgravine Charlotte de Hesse renonce entièrement à son droit de succession par amour pour sa patrie, et pour favoriser l'adoption de son gendre. 3° L'Angleterre et la France ne veulent exercer aucune influence sur l'ordre de succession, elles s'en rapporteront entièrement au roi Frédéric VII du soin de le régler; seulement elles exigent qu'il n'y ait qu'un seul et même ordre de succession pour toute la monarchie. 4° L'Autriche fera tout ce qui dépendra d'elle, dans les limites du droit fédéral germanique, pour assurer l'exécution des articles du protocole de Londres, afin que l'ordre de succession soit le même pour toutes les parties de la monarchie. 5° La Prusse s'est engagée particulièrement dans le même sens. 6° Il est permis de présumer que Oldenbourg, qui vient après la Russie, suivra son exemple, puisqu'elle a renoncé à son droit; sinon la Russie trouvera bien un moyen de satisfaire Oldenbourg.

En ce qui concerne le droit des membres de la famille d'Augustenbourg au trône de Danemark, qu'ils tiennent de leur mère, sœur de Frédéric VI, on pourrait le considérer comme éteint par la renonciation de la landgravine Charlotte de Hesse. Autrement, il faudrait que la question fût résolue par application de l'article 4 de la loi fondamentale, qui permet au roi de modifier, d'accord avec la Diète, l'ordre de succession au trône, de manière à en exclure immédiatement la ligne d'Augustenbourg. Cependant, eu égard aux motifs ci-dessus exprimés, on devrait penser que les ducs d'Augustenbourg renonceront à troubler la tranquillité du pays.

On mande que le prince de Schwartzenberg a enfin adhéré à la demande du gouvernement danois de faire entrer non seulement le Sleswig, mais aussi le Holstein dans le système douanier du Danemarck. M. de Manteuffel y a également adhéré, mais sous toutes réserves des droits de la Confédération germanique.

Des nouvelles de Copenhague annoncent que le nouveau ministère est définitivement formé. Il est composé de la manière suivante : M. le comte de Moltke, président, sans portefeuille; affaires étrangères, M. de Reedtz: finances, M. le comte Sponeck; marine, M. Dockum; cultes, M. Malvie; intérieur, M. Tillisch; M. le comte Charles de Maltke, ministre sans portefeuille; ministre de la guerre, M. le général Flensborg; ministre pour le Sleswig, M. de Bardenfleth.

ITALIE.

PIÉMONT.

(*Turin, 11 juillet.*)

Le roi, par décret du 7 de ce mois, vient de nommer M. Giovanni Deforesta, avocat et membre de la chambre des députés, garde des sceaux, ministre secrétaire d'État de grâce et justice.

ROME.

D'après les nouvelles de Rome du 10 juillet, le Pape se trouvait à Castel-Gandolfo et paraissait vouloir y prolonger son séjour. La *Gazette de Rome* a parlé en détail de la réception faite au roi de Naples. Quant à l'objet réel de cette visite, à laquelle on voulait absolument donner un caractère politique, rien n'avait transpiré, et le public était toujours livré à ses conjectures.

Les dragons français en garnison à Castel-Gandolfo ont escorté le roi de Naples à son départ jusqu'à Porto-d'Anzio, comme ils l'avaient fait de cette place à la résidence du Pape. Le roi a été frappé de leur belle tenue et leur a fait remettre une gratification. Le colonel, qui commandait l'escorte, a reçu du roi une riche tabatière.

PORTUGAL.

L'*Hiberia* apporte à Londres des nouvelles de Lisbonne du 9, de Porto du 10, et de Vigo du 11.

La combinaison ministérielle suivante a été conclue après le départ de la reine pour Cintra, où les décrets lui ont été envoyés et ont reçu la signature royale :

Le duc de Saldanha conserve la présidence du conseil, M. Franzini le portefeuille des finances, et M. Jervis d'Antongina celui des affaires étrangères.

Les nouveaux ministres sont MM. Rodrigo de Fonseca Magalhaens, à l'intérieur; Fontes Pereira de Mello, à la marine; l'évêque des Algarves, aux cultes et à la justice.

L'acceptation de ce dernier est douteuse; son portefeuille est confié, par intérim, à M. Rodrigo de Fonseca.

M. Magalhaens, comte Lavradio, refuse l'ambassade de Londres.

BRÉSIL.

Les correspondances du Brésil et de Montevideo que publient les journaux anglais sont loin de jeter la lumière que nous espérions sur la situation des affaires dans cette partie du monde.

Un fait principal en ressort cependant, c'est que les hostilités deviennent imminentes entre le Brésil et la Confédération argentine. Le 4 juin, le ministre des affaires étrangères du Brésil, M. Paulino, a fait au Congrès un discours très étudié, qui a donné aux amis de la paix les plus vives inquiétudes. De plus, l'escadre brésilienne a paru dans les eaux de la Plata, et, bien qu'on ne sache pas encore très clairement l'objet de sa mission, il est très difficile de n'y pas voir une menace de guerre. Nous apprenons cependant par le *Times* que l'amiral Grenfell, sommé de s'expliquer par le commandant de la station anglaise, a déclaré que ses instructions ne lui prescrivaient aucun acte d'hostilité, ne lui permettaient même pas d'établir un blocus, et, selon le droit des gens, la déclaration du blocus n'entraîne pas encore l'état de guerre.

Au fond, la situation n'est pas très différente de ce qu'elle était au départ du paquebot du 28 avril. Les nouvelles reçues par le paquebot du 28 mai nous font toujours voir que les espérances du parti de la guerre à Montevideo et au Brésil reposent sur le rôle que pourra jouer dans cette affaire le gouverneur de l'état d'Entre-Rios, général Urquiza. Sans sa coopération, tous ces projets semblent devoir s'évanouir en fumée; mais aussi, si l'on parvient à le faire déclarer contre Rosas, on peut tenir pour très probable qu'une nouvelle guerre éclatera sur les bords de la Plata, que ce sera la guerre civile dans la Confédération argentine, et que la Bande-Orientale et le Brésil y prendront une part importante. Pour être éclairé, il faudrait donc savoir quelque chose de certain sur les intentions du général Urquiza; mais malheureusement nous ne trouvons dans les correspondances anglaises presque rien de plus que ce que nous a appris le rapport de M. Larrabure, à savoir qu'une certaine mésintelligence existe entre Rosas et le général Urquiza.

Selon le *Morning Chronicle*, qui a épousé depuis longtemps les passions du gouvernement de Montevideo, le général Urquiza aurait donné le premier indice de sa mauvaise volonté pour le général Rosas par une Note où, après avoir manifesté son regret d'apprendre que le gouverneur de l'État de Buenos-Ayres, empêché par le mauvais état de sa santé, renonce à se charger de la direction des affaires extérieures de la Confédération, il déclare qu'à l'avenir l'État d'Entre-Rios traitera directement et librement de ses rapports avec l'étranger. Ce langage équivaudrait en effet à une rupture avec le général Rosas.

VARIÉTÉS.

DES VILLAS BYSANTINES SUR LA CÔTE ASIATIQUE DE LA PROPONTIDE.

Le spectacle de la nature fut, de tous temps, une grande volupté, et la vie champêtre avait surtout des charmes pour les Romains; mais lorsque la simplicité des mœurs permettait aux Fabius, aux Cincinnatus de se contenter d'une habitation rurale dont les murs étaient dépourvus même de crépi, la gloire de la République couvrait tout le monde connu. Les villas devinrent peu à peu des lieux où l'orgueil réunit tous les prodiges du luxe et toutes les merveilles de l'art; on y admirait les chefs d'œuvre, dépouilles de la Grèce et de l'Asie. C'était le rendez-vous des grandes célébrités littéraires, et Auguste se délassait des fatigues de la politique dans la compagnie de Virgile et d'Horace. On cite particulièrement les villas de Cicéron, de Lucullus, de Mécène, de Scaurus et de Pline le jeune; ce dernier décrit celle d'Adrien à Tibur, où l'image de la vallée de Tempé fut reproduite artificiellement. Gracieusement situées sur les hauteurs du Pincius, à Pouzzoles, à Baïa et près du cap de Misènes, ces maisons de plaisance étaient entourées de temples, de théâtres, d'hippodromes et de thermes, qui alternaient avec les volières, les viviers et les constructions destinées à entretenir jusqu'à des loirs et des escargots. Les sens vivement excités par toutes les débauches et l'usage immodéré du bain firent contracter aux Romains des habitudes de mollesse qui amenèrent bientôt la décadence de ce peuple, dont Cinéas a dit que le sénat était une assemblée de rois.

En transférant le siége de l'empire à Byzance, Constantin y apporta le goût des villas, et ses successeurs mirent la plus grande importance à orner leurs résidences autour de la capitale. Manuel Chrysoloras nous apprend que de l'Hellespont aux îles Cyanées, ce n'était que palais, que riches monastères, où les empereurs promenaient leur faste, abandonnant les rênes de l'Empire aux mains d'un eunuque ou d'un autre officier du palais qui s'honorait du titre de Grand Domestique. La translation des Césars à chacune de leurs magnifiques villas fut, depuis les premiers temps de l'Empire, un événement très-important. Elle occupa une très grande place dans l'étiquette de la cour, et des médailles furent frappées pour perpétuer le souvenir du déménagement impérial. Des auteurs ont prétendu que c'est du PROCESSIO AUGVSTI que dérive le mot de προέσσον signifiant en grec moderne *villégiature*. Les empereurs se transportaient dans leurs habitations d'été, montés sur une barque aux agiles rameurs, à la proue dorée, aux cordages de soie. La galère impériale consacrée à ses pérégrinations champêtres s'appelait Αγραρία. On ne peut empêcher de remarquer que le passage des Sultans dans leurs palais du Bosphore, est encore entouré de la pompe bysantine. (*a*)

Malgré la passion des campagnes, c'est en vain que l'on chercherait dans les environs de Bysance ces villas fabuleuses qui furent l'ornement de Rome. La corruption était venue et les arts s'envolaient, ne laissant après eux que le luxe de la misère. Des rivalités funestes qui isolaient les princes et les sénateurs, l'attachement pour telle ou telle doctrine qui plaçait le couvent solitaire sous la protection du palais voisin, changèrent, quand le peuple demeuré étranger aux révolutions de l'empire devenues affaires domestiques, les villas en prisons d'état, souvent en forteresses, et Maurosès nous parle des fortifications de Damatrys (Kaik-Dagh) où Justinien II se retrancha avec les troupes. On ne doit donc pas s'étonner si les ruines des palais, éparses çà et là, nous offrent de lourdes maçonneries, portant le caractère de châteaux-forts plus que celui de maisons de plaisance. Quand l'unité de l'empire fut rompue, on vit de ses fragmens se former autant de feodalités qui facilitèrent aux Ottomans la conquête de Constantinople, et, par une action contraire chez ces derniers, le compagnonnage enfanta une grande nation (*b*).

Nous avons vu que les historiens, dans leurs récits, ornent les rives du Bosphore jusqu'au Pont-Euxin d'édifices somptueux; mais on n'en trouve nulle part autant de vestiges qu'autour de Chalcédoine, ville célèbre, devenue plus tard une campagne, et dont le sujet qui nous occupe exige une mention particulière. La renommée de Chalcédoine la payenne, le rôle qu'elle joua à l'époque Bysantine nous font penser que cette situation a dû son importance naturellement à la côte de la Thrace, terre inhospitalière qu'on fuyait, tandisque l'autre rive du Bosphore établissait de faciles communications avec l'Asie où brillaient les arts et dont la civilisation ne le cédait en rien à celle de la Grèce, car ce fut dans cette contrée que Cornelius Lentulus trouva le précepteur de ses enfans dans un esclave, le célèbre Alexandre Polvistor. Ce fut donc la situation politique de Chalcédoine, l'avantage de recevoir de première main les nouvelles de l'Asie, d'être le point de départ des armées dans les fréquentes expéditions contre la Perse, qui attirèrent toujours les Empereurs grecs, et Chalcédoine fut également fréquentée par les Sultans qui se sont trouvés dans de semblables circonstances.

L'origine de Chalcédoine fut un problème pour l'antiquité la plus reculée, et les historiens les plus anciens ne s'accordent pas à ce sujet; les uns, entre autres Arrien, prétendent que c'est du fils de Saturne, Chalcédon, que lui vint son nom; d'autres qu'elle l'emprunta à la petite rivière près de laquelle elle est située; selon d'autres, elle le doit à Chaleas. Ce qui est positif, c'est que la fondation de Chalcédoine fut antérieure à celle de Bysance (*c*), que le canal qui unit le Pont-Euxin à la Propontide s'appela d'abord Bosphore Chalcedonien et que les Grecs ont de tout temps tenu à donner une origine fabuleuse aux villes qu'ils fondaient. Cependant ils n'ont pas toujours eu en vue un fait mémorable ou un héros célèbre; ils dénommèrent souvent les lieux où ils établissaient leurs colonies, tels que des distinctions de noms génériques ou géographiques les avaient fait originairement connaître. Bysance serait une preuve de cette effort d'érudition, pour lui donner une origine grecque en la rattachant à l'expédition des Argonautes, dont un des héros qui la composaient, Byzas s'y serait arrêté. Cependant on ne peut s'empêcher de reconnaître dans la syllabe By une désinence de la langue des Thraces qui signifierait probablement *pays*, et pourquoi *Bysance* ne serait-il pas le *pays des Zanos*, comme la Bythinie, appelée d'abord Bébricie, fut *celui des Thines?* Ce qui militerait en faveur de cette hypothèse, ce sont les divers noms de villes de Thrace, dans lesquels on retrouve cette racine, comme Bithice, Byzia, Bisaltia, Bistones et Bysanthe. Strabon a bien reconnu dans la désinence de Selymbrie et Mysombrie des affixes exprimant l'idée de ville. Quoiqu'il en soit, le nom de Chalcédoine est d'origine grecque; mais puisque les anciens ne sont pas d'accord sur son étymologie, c'est en vain que nous chercherions à trouver la vérité dans les fables qu'ils débitent. Nous avons dit que Chaleas peut avoir donné son nom à cette ville : son oracle fut célèbre et les Mysiens (*d*), y fondant leur colonie, y ont trouvé les Camones (peuple nomade) et le temple d'Apollon qui le disputait en réputation à celui de Delphes; son renom excita naturellement la jalousie des Delphiens qui avaient la réputation d'occuper le centre du monde, *ombilicus mundi*; c'est là que se donnaient tous les jeux, que se fesaient toutes les affaires, que de tous les points de la Grèce, des députations, pélerinages poétiques que les Grecs appelaient *théories*, venaient offrir le tribut annuel à Apollon. Comme on ne pouvait rien entreprendre sans consulter l'oracle de Delphes, les Mysiens ne manquèrent pas de demander conseil à la pythonisse sur le lieu le plus propice à la fondation d'une nouvelle colonie; elle leur conseilla de s'arrêter devant le pays des aveugles, fesant allusion à Chalcédoine, mal située en comparaison du promontoire de Bysance. On voit à la réponse de l'oracle que les guerres de paroisses, les rivalités de sacristie existaient dès l'antiquité la plus reculée.

Il serait fort difficile, sinon impossible, de déterminer aujourd'hui l'emplacement du temple d'Apollon qui jouit d'une si grande réputation à Chalcédoine; tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'un temple aussi fameux devait, suivant l'usage, être entouré d'un bois sacré, et se trouvait, par conséquent, hors de la ville. D'après cette donnée nous pensons que le nom de *Drys*, chêne, qui fut longtemps conservé à un bois près de Chalcédoine, pourrait nous mettre sur les traces de ce temple et quelques ruines informes gisant dans les environs lui appartiendraient. Les riches matériaux que nous offrent les ruines de Merdivend-Keui attesteraient aussi que le temple d'Apollon n'était pas loin, et personne n'ignore que les premières églises chrétiennes se parèrent de la défroque du paganisme. Or c'est à Merdivend-Keui que nous placerions l'église de la Vierge dite d'Honorata, bâtie par Julienne, noble et sainte femme, fille d'Olybrius et de Placidie. Il s'y tint un concile en faveur des Eutychéens sous Anastase Ier; Isaac Comnène s'y livrait à sa passion pour la chasse (*), et son nom lui vient du préfet de Constantinople Honoratus qui y avait une villa. Le concile qui bannit St-Jean-Chrysostôme se tint également à Honorata, et l'on peut dire que de tout temps cette localité fut hostile à l'orthodoxie. Près de Merdivend-Keui les Grecs vénèrent encore un *Ayasma* dédié à l'Annonciation. Des tronçons de colonnes de granit, des chapiteaux et des frises appartenant à la belle époque de l'art Bysantin, sont semés çà et là ou servent de pierres tumulaires dans le cimetière de Merdivend Keui. On remarque surtout deux superbes chapiteaux dont les paysans ont fait des mortiers pour piler leur gruau. Le style de ces chapiteaux prouve qu'un siècle avant Justinien l'art était beaucoup plus pur; car il y a loin de la décadence qu'on observe dans Ste-Sophie à cette belle réminiscence de l'ordre Corynthien. Deux fragmens de voûtes grossièrement restaurées servent l'un de grange, l'autre d'étable. Singulière destinée qui met ainsi les débris de l'art sous la sauvegarde des plus humbles besoins! Nous avons cru reconnaître dans la plus grande de ces deux voûtes le cul-de-four formant le sanctuaire de Ste-Sophie. Il ne serait pas étonnant qu'Anthémius et Isidore eussent emprunté aux églises de Chalcédoine le plan de la fameuse basilique de Constantinople. Le nom turc de Merdivend-Keui provient sans doute de quelque escalier qui conduisait à l'église d'Honorata située sur une hauteur; car le terrain de ce village est fort accidenté. On n'objectera pas qu'en plaçant le temple d'Apollon près du bosquet, on l'éloignerait trop de la ville, et qu'il ne pourrait plus être considéré comme appartenant à Chalcédoine, puisque le temple de Jupiter Venus, situé à une plus grande distance, s'appelait *fanum Chalcedonicum*, et on ne doit pas perdre de vue que toute la Chersonèse Bythinique, de Nicomédie à Héraclée, dépendait de Chalcédoine. Avant d'en finir avec le temple d'Apollon, nous ferons observer que, d'après la fable, ce Dieu, passant par la Bythinie pour se rendre avec son fils Esculape dans la Paphlagonie, enfouit en cet endroit des tables d'airain sur lesquelles étaient gravées les découvertes dans les sciences et les arts dont on lui attribuait l'invention.

Le culte d'Apollon ne fut pas le seul en honneur à Chalcédoine; Vénus Placidie y avait un temple qui ne le cédait ni en réputation ni en magnificence à celui du fils de Latone. Ce temple était situé à Haïdar-Pacha (Jardin du Pacha Lion) dont les terrasses sont devenues une promenade publique très-fréquentée tous les lundis pendant la belle saison, et séparée de Chalcédoine par un petit ruisseau. Arrien croit que ceux qui négligeaient le culte de la Déesse étaient frappés d'une infirmité assez commune de nos jours pour une raison contraire : *morbum in Chalcedone sœvisse divina ira, eosdem sua virilia abcidisse.* Arrien ne parle point des femmes, plus fidèles, sans doute, au culte de Vénus. Ce trait nous donne la mesure du pervertissement du sens moral chez les Payens. Combien différente était la Vierge Euphémie qui souffrit le martyre à Chalcédoine! Aussi les Chrétiens lui élevèrent-ils une superbe église sur les ruines du temple de Vénus et y déposèrent-ils son corps. Le Scoliaste Evagrius, décrivant cet édifice majestueux dans son histoire des conciles, dit qu'il était situé à deux stades du Bosphore, sur un terrain dont la pente douce permettait d'y monter insensiblement (*). La vue en était délicieuse : au-dessous de belles prairies, de riches moissons, des arbres de toute sorte; au-dessus des montagnes boisées; la mer tantôt calme, tantôt tumultueuse; en face Constantinople qui à elle seule offrait un admirable spectacle. On entrait d'abord dans une grande cour ornée de tous côtés de colonnes, c'est-à-dire, le péristyle, puis dans la basilique ornée également de colonnes avec une tribune qui régnait tout autour, ce qui viendrait à l'appui de notre assertion que les temples de Chalcédoine ont pu donner l'idée de Ste-Sophie. Sous le dôme, à l'Orient, était le tombeau de la sainte dont les reliques étaient renfermées dans une châsse d'argent : des parfums y brûlaient sans cesse; il s'y fesait, dit-on, un grand nombre de miracles. Quelquefois le patriarche de Constantinople y venait avec l'empereur, les magistrats et tout le peuple. L'évêque entrait alors dans le sanctuaire, par une petite ouverture pratiquée au flanc gauche du sépulcre, il y introduisait une verge de fer armée d'une éponge, qu'il retirait imbibée de sang et la distribuait au peuple. C'est dans cette église que se tint, en présence de l'empereur Marcien et d'Eudoxie, le concile qui condamna les erreurs d'Eutychès et fit toute la gloire de Chalcédoine; car Apollon et Vénus n'auraient pu en rappeler l'existence sans cette assemblée mémorable. L'humanité, couverte encore du sang des martyrs, était menacée de retomber dans le matérialisme, par une atteinte à l'unité de Dieu; des hommes courageux entreprirent de rassurer les esprits en cherchant la formule d'un dogme; les principaux conciles eurent mission de combattre ces formules. En rompant le triangle, base de la divinité, il ne restait qu'un déisme pur qui conduisait vite à l'athéisme; l'église convoqua ses états-généraux pour établir la vraie formule et combattre ainsi tour-à-tour Arius, Eutychès, Photius et Luther. L'hérésie, sous quelque forme qu'elle se soit montrée, a toujours été la pierre de touche du catholicisme; elle a eu pour mobile un zèle ardent à proclamer la vérité, et l'on peut dire que les principaux hérésiarques l'ont recherchée d'abord consciencieusement. Avons-nous donc à mépriser ces hardis nautonniers qui se sont livrés à l'Océan des idées et ont constaté les écueils que le catholicisme sait éviter aujourd'hui? Leurs erreurs ont été fécondes en enseignemens, et que serait-il advenu si ces libres penseurs n'eussent proclamé leurs doctrines? Tôt ou tard, la philosophie agissant sur des intelligences peu exercées aurait réagi contre la foi. La raison, avec ses déductions rigoureuses, peut nous séduire quelque temps; mais, si nous jetons un regard derrière nous, nous reconnaissons vite que nous avons fait fausse route. Enfin on ne saurait s'empêcher de voir dans l'hérésie une action providentielle pour le triomphe de la foi.

C......

(*La suite à un prochain numéro.*)

(*) Théophanes, page 135, 2. p.

(*) *Excitet Titus supinus et planum, levissimo fluvio irrigatum, in ipso quo Veneris templum, atque juxtà ipsum parvus isthmus in quo urbs Chalcedonia.* Dionys. Bysant. —On voit, par le rapport d'Evagrius comparé à Denis et par l'inspection du terrain de Haydar Pacha, que le temple de Vénus et l'église de Ste-Euphémie ne pouvaient se trouver ailleurs.

BULLETIN COMMERCIAL

Constantinople, 4 Août.

CÉRÉALES.

Les nouvelles d'Europe, dont nous avons donné dans notre précédent bulletin, un résumé sommaire, ayant continué à être défavorables pour la spéculation, nous n'avons aujourd'hui aucune affaire à enregistrer en destination de l'étranger. Nous disions aussi que la demande pour l'Asie-Mineure et l'Archipel s'était ralentie, et nous sommes d'avis que les transactions seront de peu d'importance, à moins d'une nouvelle baisse sur nos prix, dont les cours ont déjà subi une dépréciation sensible, notamment sur les blés durs. Comme le dernier mot sur le résultat des récoltes en Angleterre n'est pas encore dit, et que cette année, la France ne pourra pas exporter de grandes quantités de céréales, comme elle le fesait d'ordinaire pour l'approvisionnement des marchés anglais, l'avenir de cette importante branche de notre commerce d'exportation ne peut encore être fixé d'une manière certaine; tout dépendra des prochaines nouvelles d'Europe. Pour le moment, on ne peut que constater l'état des marchés anglais qui sont dans un calme parfait, et le manque absolu de demandes pour ce pays sur les marchés producteurs. L'état de l'atmosphère fesait prévoir une récolte satisfaisante dans tout le Royaume-Uni; il faut que ces avis se continuent pour que les céréales restent immobiles sur notre marché, et il pourrait bien survenir quelque empêchement d'ici à la rentrée totale des récoltes, qui ferait changer la face des affaires. Toutes ces causes empêchent nos prix de se fixer d'une manière stable. L'arrivage simultané de plusieurs chargements de blé au moment où aucune demande n'existait sur place a produit, comme nous l'avons annoncé, une baisse d'environ 2 piastres par kilo sur les blés durs, et c'est pour profiter de cette baisse que plusieurs caboteurs de l'Archipel ont acheté ces jours passés 10,000 kilos de blés durs de Bessarabie à P. 17 et 16 1/2. Quelques petites parties blés tendres du Danube, en qualités inférieures, s'élevant à près de 12,000 kilos, ont aussi été emplettées de P. 11 à 12 1/2 en destination des Golfes de la Mer de Marmara. A part ces affaires, et une quinzaine de milliers de kilos de grains de diverses sortes pour la consommation locale, il ne s'est plus rien traité.

Voici les prix du jour, avec apparence de baisse :

Blés durs d'Azoff, le kilo...	P.	18 1/2	19
» de Bessarabie.....	»	16 1/2	17
» de Roumélie.....	»	15 1/2	16
» de Galatz.........	»	16	16 1/2
» d'Odessa.........	»	15	16
Blés tendres d'Ibraïl........	»	11	13
» de Galatz........	»	14	15
» de Roumélie......	»	13	15
Maïs de Roumélie........	»	10 3/4	11
» de Bessarabie.....	»	11 1/2	12
» d'Ibraïl..........	»	10 1/2	10 3/4
» de Galatz.........	»	11 1/2	12
Orges de Galatz..........	»	7 3/4	8
Seigles d'Ibraïl..........	»	9	9 1/2
Avoines................	»	5 1/2	6

DÉPÔT.

Blés durs	70,000 kilos.
» tendres.	60,000 »
Maïs	40,000 »
Orges.	30,000 »
Seigles	manquent.
Avoines.	»

NOLISEMENTS.

Le calme qui règne sur les blés se fait également sentir sur les affaires en nolisements. Il y a du reste très peu de navires disponibles et les cours des nolis devront subir une baisse à la suite des derniers avis venus de toutes parts. Nous n'avons eu dans cette décade que quatre affrètements dont nous donnons ci-après la note détaillée :

Un anglais, *Daniel Dver*, capitaine Cooper, de 215 tonn. d'ici pour Liverpool, pour charger du bois de buis à 40 schel. le tonneau.

Un grec, *Demetrios*, capitaine Denerico, de 463 tonn. d'Odessa pour l'Angleterre à 8 sch. le quarter.

Un dio, *Aristidhis*, capitaine Chilas, de 321 tonn. d'ici pour l'Angleterre à 7 schel. et 1/12 le quarter.

Un autrichien, *Panonia*, capitaine Cosulich, de 506 tonn. de Kertch pour l'Angleterre à 9 schel. et 3/12 le quarter.

IMPORTATION.

Les fêtes du Bayram, que nous venons de passer, ont augmenté le calme, s'il est permis de dire que le calme actuel des affaires puisse être augmenté. Nous n'entendons de tous côtés que des plaintes sur le malaise général de la place. Les encaissemens, que tout le monde pensait faire à la fin du Ramazan et que d'ordinaire on fesait à la suite du mouvement inaccoutumé dans les transactions, du petit commerce surtout, n'ont pas eu lieu cette année, comme d'habitude, et cet état de choses ne fait qu'empirer la crise depuis le commencement de 1851. Les manufactures sont dans un état précaire, les prix ne pourront de long-temps se relever, à cause de la concurrence énorme qu'il y a et de l'empressement à vendre que beaucoup de détenteurs démontrent. Il est aussi à remarquer que les acheteurs de l'intérieur qui venaient dans cette saison s'approvisionner de manufactures et de coloniaux, ne paraissent plus qu'en très petit nombre, et cela se conçoit : les récoltes médiocres, d'un côté, empêchent la marche habituelle des affaires, les paysans qui ont supporté des pertes assez vives par la non réussite de leurs travaux agricoles, n'ont pas les moyens de s'approvisionner d'objets manufacturés et se bornent au strict nécessaire; d'un autre côté, la marche des affaires dans l'intérieur a subi de grandes modifications quant au commerce d'importation; de grands dépôts de manufactures de tous genres ont été établis sur les principaux lieux de consommation, et tel marchand, d'Andrinople par exemple, qui venait faire annuellement ses achats dans la capitale, trouvant ce dont il a besoin, sous sa main, pour ainsi dire, à Andrinople même, ne fait plus les frais du voyage à Constantinople. Il en est de même pour les marchands de Philippopoli et des autres marchés de la Roumélie qui s'approvisionnent aux dépôts établis